La dérision des *euruprôktoi*. Les dimensions politiques de l'*aischrologia* comique

Jean-Noël Allard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mondesanciens/1240>

DOI : 10.4000/mondesanciens.1240

ISSN : 2107-0199

Éditeur

UMR 8210 Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques

Référence électronique

Jean-Noël Allard, « La dérision des *euruprôktoi*. Les dimensions politiques de l'*aischrologia* comique », *Cahiers « Mondes anciens »* [En ligne], 5 | 2014, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 19 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/mondesanciens/1240> ; DOI : 10.4000/mondesanciens.1240

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Les *Cahiers « Mondes Anciens »* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La dérision des euruprôktoi. Les dimensions politiques de l'aischrologia comique¹

Jean-Noël Allard

« Je suis un enculé. C'est drôle : c'est souvent ceux qui enculent les autres qu'on traite d'enculé... Je vais raconter ici comment un enculeur s'est fait enculer ».

Marc-Édouard Nabe, *L'enculé*

- 1 Dans notre langue, « enculé » s'inscrit dans un réseau de significations complexes et quelquefois contradictoires qui ne relèvent pas nécessairement du sens littéral de cette insulte (sans pour autant s'en extraire complètement). La langue grecque présente une complexité analogue quant à l'usage d'un certain nombre de termes construits à partir du substantif *prôktos* (« anus ») comme *euruprôktos* (« qui a l'anus large »), *lakkoprôktos* (« qui a l'anus en forme de citerne ») ou encore *chaunoprôktos* (« qui a l'anus béant »)². Ces adjectifs sont à la fois injurieux et obscènes. Obscènes car ils portent sur une partie du corps humain « préservée par certains tabous reconnus par les normes sociales en vigueur et soumise à une aversion émotionnelle ou à l'inhibition »³. Injurieux car, si l'on s'en tient à leur sens littéral, ils se moquent de ceux qui se livrent passivement à la pénétration sexuelle. En fait ces insultes relèvent d'une catégorie particulière de discours : l'*aischrologia*⁴. L'*aischrologia*, pour le dire simplement, désigne tout type de discours qui viole des normes communément partagées par les membres de la communauté quant à l'usage du langage. Selon Stephen Halliwell, ce type de discours englobe non seulement les discours obscènes mais également les invectives *ad hominem*⁵. Ce caractère transgressif est confirmé par l'examen, à partir du *Thesaurus Linguae Graecae*, des occurrences de *prôktos* et de ses dérivés dans le corpus des textes grecs de l'époque archaïque et classique : ils ne sont attestés nulle part ailleurs que chez les poètes iambiques et comiques, où l'usage des insultes et de l'obscénité est caractéristique⁶. Ainsi les médecins qui ont pu sérieusement s'intéresser à cette partie du corps humain

n'emploient pas ce terme pour la désigner. À titre d'exemple, remarquons que l'auteur du traité *Des hémorroïdes*, dont on situe la date d'écriture entre la fin du v^e siècle et le début du iv^e siècle, emploie le terme *archos*, jamais *prôktos*⁷.

- 2 Il ne paraît donc pas incongru de traduire ces insultes par « enculé ». Sans doute, néanmoins, faut-il imaginer qu'à l'instar des usages contemporains de cette insulte, leur signification ne saurait être si aisément transcrite. Leur omniprésence dans le corpus comique et notamment chez Aristophane invite précisément à dépasser la compréhension uniquement littérale de ces insultes. L'*aischrologia* comique, en effet, ne doit pas être interprétée seulement à l'aune de considérations d'ordre généalogique⁸. Cette spécificité du discours comique s'enracine, certes, dans le caractère rituel du théâtre grec⁹ et relève effectivement de la filiation entre la poésie iambique et l'ancienne comédie¹⁰. Mais l'*aischrologia* comique répond également aux fonctions sociales du théâtre comique. D'abord, ce genre d'insultes graveleuses sert à provoquer le rire¹¹. Ensuite et surtout, elle participe du discours politique que le poète comique revendique¹². Concernant justement ces insultes formées à partir de *prôktos*, leur dimension politique apparaît indéniablement au regard de leurs énonciations comiques. Si l'on se cantonne aux comédies d'Aristophane, force est de constater – sans nier que ce constat demeure schématique et simplificateur – que ces insultes mettent aux prises deux catégories, politiquement signifiantes, d'individus¹³ : la masse des citoyens anonymes et ordinaires, autrement dit le *démos*, et des hommes habiles en éloquence, notamment les orateurs¹⁴.
- 3 Ainsi les spécialistes qui se sont ponctuellement penchés sur ces insultes graveleuses, ne doutent-ils pas que, dans la comédie ancienne, une signification politique ait pris le pas sur la simple obscénité¹⁵. Pourtant il n'existe aucun consensus sur l'interprétation politique de ces insultes. L'une des manières les plus fréquentes de les aborder est de partir de leur sens littéral pour en déduire le caractère péjoratif. Kenneth Dover qui, le premier, proposa une telle lecture pense ces injures à la lumière de l'infamie qui était, selon lui, attachée à la pénétration sexuelle passive. Il s'agit donc, par l'imputation de cette pratique honteuse, de signifier l'infériorité, la bassesse d'un individu ou d'un groupe¹⁶. Que ces insultes cherchent à rabaisser, à blesser voire à discréditer est indiscutable, c'est, par essence, l'objet même de toute insulte. Il est plus curieux, en revanche, que le poète choisisse des termes relatifs à la pénétration anale pour qualifier tantôt les citoyens ordinaires tantôt certains membres de l'élite. Une spécificité de l'insulte à laquelle l'interprétation de Dover ne s'intéresse pas¹⁷. Pour Davidson, *a contrario*, le choix des insultes n'est pas insignifiant. Il en propose, en effet, une lecture métaphorique : derrière la référence à l'anus, il faudrait lire une allusion à la bouche et à la parole¹⁸. Selon lui, ces insultes, servent ainsi à dénoncer des hommes politiques rôdés aux artifices de la rhétorique. Cette interprétation, en partie convaincante, soulève cependant deux difficultés. D'une part, elle est incapable de rendre compte de l'emploi de ces insultes contre le *démos* qui écoute plutôt qu'il ne fait les discours¹⁹. D'autre part, elle fait totalement abstraction du sens littéral de ces insultes : Davidson refuse en effet toute corrélation entre ces insultes et l'idée de pénétration sexuelle²⁰. Finalement ces interprétations demeurent insatisfaisantes car elles ne permettent pas de saisir l'entière complexité de ces insultes. À cet effet, il faudrait, dans un même mouvement, réfléchir, d'une part, au décalage entre le sens littéral de ces insultes et le sens qu'elles ont pu prendre dans le cadre de leur énonciation et, d'autre part, à la manière dont ces mêmes insultes mettent en scène certains rapports de pouvoir au sein de la cité.

- 4 Prenant en considération les multiples dimensions de ces insultes, je voudrais démontrer que non seulement leur signification littérale est plus riche que la simple allusion à la pénétration anale (en approfondissant la démonstration de James Davidson qui est cantonnée à certaines occurrences de ces insultes) mais aussi que le poète joue précisément sur cette richesse sémantique pour mettre en scène les modalités diverses des rapports de pouvoir au sein de la cité. Si, donc, ces insultes rendent compte de la léthargie des citoyens devant les discours des orateurs, elles sont susceptibles, également, de dénoncer, lorsqu'elles visent les orateurs, leur aptitude au langage prolixe et trompeur. Elles dévoilent ainsi le mécanisme de la domination du peuple par les orateurs et suggèrent un possible retournement du rapport du peuple à ses élites.

La crédulité du citoyen au prisme de sa béance

- 5 C'est dans les *Nuées*, pièce d'Aristophane représentée la première fois en 423 av. J.-C., que l'emploi d'*euruprôktos* est le plus fréquent. Cette pièce, quoiqu'elle prenne principalement pour cible Socrate, critique vivement l'éducation des sophistes qui devient très influente dans la seconde moitié du V^e siècle²¹. Cette critique porte en grande partie, pour le fond, sur la remise en question des certitudes établies et les effets rhétoriques d'une telle remise en question. Les quelques fragments conservés de sophistes montrent précisément que pour ceux-là la vérité ou la justice n'existent pas ontologiquement mais dans le discours qui les fait exister²². En ce sens, les sophistes pouvaient avancer que, sur tout sujet, on peut soutenir aussi bien un point de vue que le point de vue inverse²³. Des ouvrages contemporains, les *Tétralogies* d'Antiphon, où, dans une perspective d'enseignement rhétorique, sont présentés les discours de l'accusation et ceux de la défense, ou les *Dissoi Logoi*, un recueil dans lequel le bon et le mauvais, le beau et le laid, le juste et l'injuste, le vrai et le faux deviennent des notions relatives, fluctuantes, sont le fruit de telles considérations²⁴. Parodiant d'une certaine manière ce genre de raisonnement, Aristophane place au centre de sa pièce, un *agôn* qui voit s'opposer deux formes de raisonnement : le Raisonnement Juste et le Raisonnement Injuste. L'enjeu de l'*agôn* est de savoir lequel des deux raisonnements est le plus habile à convaincre un auditoire. Un enjeu qui n'est pas sans rappeler ce fragment de Protagoras qui soutient qu'il est possible de faire que l'argument le plus faible, c'est à dire le plus injuste, soit le plus fort²⁵. Dans le cadre de cet *agôn*, le Raisonnement Injuste promet, pour celui qui le maîtrise, une vie de plaisirs sans frein. Il vante même les vertus de l'adultère alors que ce délit fait l'objet de sévères sanctions à Athènes²⁶. Le Raisonnement Injuste sait justifier ce que les normes réprouvent. Le Raisonnement Juste évoque pourtant la sanction infamante qui menace de frapper l'homme adultère :

Mais quoi ? S'il se fait enfoncer un raifort dans le fondement pour t'avoir écouté, et épiler le derrière à la cendre chaude (τί δ' ἢν ῥαφανιδωθῇ πιθόμενός σοι τέφρα τε τιλθῇ), aura-t-il quelque maxime à dire pour prouver qu'il n'est pas un enculé (εὐρύπωκτος)²⁷ ?

- 6 Le Raisonnement Injuste entend alors convaincre son rival qu'il n'y a rien de mal à subir un tel châtimement²⁸. Sa démonstration consiste à montrer que la majorité des citoyens sont des « enculés » ou plus littéralement des « culs béants » :

Raisonnement Injuste — ... les synégores (συνήγοροις), où les prend-on ?

Raisonnement Juste — Parmi les enculés (ἐξ εὐρυπώκτων).

Raisonnement Injuste — Je te crois (πείθομαι). Et les tragédiens (τραγωδοῦσι), où ?

Raisonnement Juste — Parmi les enculés (ἐξ εὐρυπρώκτων).

Raisonnement Injuste — Bien dit. Et les orateurs (δημηγοροῦσι) ?

Raisonnement Juste — Parmi les enculés (ἐξ εὐρυπρώκτων).

Raisonnement Injuste — Reconnais-tu enfin que tu ne dis rien qui vaille ? – Et parmi les spectateurs (τῶν θεατῶν), lesquels sont en majorité ? Regarde.

[...]

Raisonnement Juste — En grande majorité, par les dieux, les enculés (τοὺς εὐρυπρώκτους). En voilà un, par exemple, que je connais ; et cet autre là-bas ; et le chevelu que voilà.

Raisonnement Injuste — Alors, qu'as-tu à dire ?

Raisonnement Juste — Nous sommes vaincus, ô baisés (ὦ κινούμενοι) ! Au nom des dieux, recevez mon manteau, je passe dans votre camp²⁹.

- 7 Forcé d'admettre que la majorité des spectateurs lui faisant face sont des « culs béants », le Raisonnement Juste reconnaît la supériorité des arguments de son rival et se range à ses idées. L'insulte ne se limite pas aux spectateurs, elle vise l'ensemble du corps civique dans la mesure où, dans le théâtre attique, le public est généralement assimilé au corps civique³⁰.
- 8 L'interprétation de cette insulte nécessite d'abord de reconnaître définitivement le caractère éminemment graveleux de ce néologisme. L'évocation du châtement réservé aux adultères (*raphanidosis*) qui consiste à enfoncer un raifort dans le derrière de l'homme adultère indique en effet sans ambiguïté que pénétration anale et « *euruprokto* » sont perçus par le poète comme étant corrélés³¹.
- 9 Pour la plupart des commentateurs, donc, l'emploi de cette injure doit se lire à la lumière de son caractère graveleux et plus spécifiquement à la lumière des manières grecques – en fait athéniennes – d'envisager la pénétration sexuelle. Or, dans une tradition historiographique bien ancrée, pour un citoyen, être l'objet de la pénétration serait moralement réprouvé dans la cité athénienne³². Dans ce cadre d'analyse, l'image graveleuse de citoyens comme familiers de cette pratique signifie alors la corruption généralisée des mœurs dans la cité³³. Cependant, cette réprobation morale de la pénétration sexuelle pour le citoyen athénien n'est peut-être pas le meilleur angle par lequel envisager ce passage des *Nuées*. Pour nombre de spécialistes, en effet, la réprobation de la passivité dans l'acte sexuel répond à des enjeux davantage politiques que moraux : il y aurait là une forme de subordination inacceptable pour le citoyen³⁴. Il conviendrait donc de lire ces insultes à l'aune de la dissymétrie de la relation érotique³⁵. Il faudrait, autrement dit, voir dans ces insultes une manière de critiquer l'état de soumission politique dans lequel se trouveraient les citoyens athéniens ici pris pour cible. Qualifiés d'*euruprôktoi*, il serait tentant d'imaginer que ce rapport de dépendance, les citoyens le nouent avec les orateurs.
- 10 Cette hypothèse, néanmoins, n'est valide qu'à la condition que la pénétration sexuelle traduise effectivement la hiérarchie communément admise entre l'amant et l'aimé. Or la question est débattue : à Foucault, selon qui, il existe un « principe d'isomorphisme entre la relation sexuelle et la relation sociale » de sorte que la passivité sexuelle dans l'acte sexuel renvoie inéluctablement à la passivité politique³⁶, James Davidson répond que la société athénienne ne s'organisait pas à partir d'un « schéma coïtal »³⁷. Une analyse des occurrences de ces insultes dans *Les Cavaliers* d'Aristophane donne, en vérité, une réelle consistance à notre hypothèse. Dans cette comédie, Aristophane traite des manipulations des démagogues dont le peuple est la victime³⁸. Le poète met en scène l'affrontement de deux démagogues, Paphlagon, une caricature transparente de Cléon, et un marchand de

saucisses, Agorakritos. Les deux démagogues rivalisent de roueries, de mensonges et de flatteries pour plaire au vieux Démos, personnification du peuple athénien³⁹. Dans un des nombreux *agônes* qui opposent les deux démagogues, chacun se targue, avec le plus grand cynisme, d'être le plus habile à manipuler Démos :

Le Paphlagonien — Mais, mauvais drôle, le peuple ne te croit en rien (σοὶ μὲν οὐδὲν πείθεται). Moi, je me moque de lui autant que je veux.

Marchand de saucisse — À quel point tu es persuadé que le peuple est ta chose (Ὡς σφόδρα σὺ τὸν δῆμον σεαυτοῦ νενόμικας) !

Le Paphlagonien — C'est que je le connais, je sais comme on l'appâte (ψωμίζεται).

Marchand de saucisse — Oui, et ensuite, comme les nourrices, tu l'alimentes mal (σιτίζεις κακῶς). En mâchant sa nourriture, tu lui en mets un peu dans la bouche, mais toi-même tu en as déjà avalé le triple.

Le Paphlagonien — Et, par Zeus, grâce à mon habileté (ὕπο γε δεξιότητος), je puis faire le peuple large ou serré (δύναμαι ποεῖν τὸν δῆμον εὐρὺν καὶ στενόν)⁴⁰.

- 11 Il n'est pas explicitement question de béance anale. Pourtant la fanfaronnade de Paphlagonien qui prétend pouvoir « faire le peuple large ou serré » s'inscrit indéniablement dans cet ensemble sémantique où l'adjectif large est régulièrement associé au substantif, *prôktos*. L'idée de béance anale est confirmée par la réponse du marchand de saucisses à la rodomontade du Paphlagonien. Il lui rétorque en effet que son « derrière est tout aussi habile » quand il s'agit de se faire large ou serré⁴¹.
- 12 Manifestement, les deux démagogues vantent dans ce passage leur emprise sur le peuple. Il semble donc y avoir une relation entre béance du peuple et le pouvoir que les démagogues peuvent exercer sur lui. L'idée selon laquelle le poète emploie la métaphore graveleuse pour jouer sur les codes de la relation érotique est renforcée d'ailleurs par l'allure ostensiblement érotique qu'Aristophane donne aux rapports entre le peuple et les démagogues dans cette pièce⁴². Le conflit entre les deux démagogues y prend en effet la forme d'une rivalité amoureuse⁴³. Les deux personnages prétendent chacun aimer Démos plus que l'autre et se chamaillent pour Démos comme deux amants revendiquant un mignon⁴⁴. Bref, Aristophane parodie la relation entre le peuple et les démagogues en usant des clichés de l'amour pédérastique⁴⁵.
- 13 Ce passage, néanmoins, ne se limite pas à l'évocation d'un pouvoir abstrait que les démagogues exerceraient sur le peuple. Il exhibe les modalités d'exercice de ce pouvoir. Il laisse supposer que c'est dans l'ordre du discours qu'il faut d'abord l'apprécier. Les démagogues en effet mettent en avant leur capacité à convaincre le peuple comme en atteste l'emploi du verbe *peithomai*, terme associé à l'art rhétorique⁴⁶. D'ailleurs c'est dans l'espace de la délibération publique que ce pouvoir semble se manifester. Les deux démagogues en effet menacent de s'accuser mutuellement devant le peuple, entendons au tribunal ou bien à l'Assemblée⁴⁷. À cette dimension rhétorique de la domination des démagogues sur le peuple s'ajoute une dimension plus matérielle⁴⁸. Une des façons de convaincre le peuple, de se l'aliéner, est, explique le Paphlagonien, de le nourrir. Derrière la métaphore alimentaire, se retrouve la critique à peine voilée du *misthos*. Une rétribution qui fait l'objet des critiques récurrentes chez Aristophane et constitue l'un des motifs principaux des attaques contre Cléon qui l'avait majorée⁴⁹.
- 14 De manière assez significative d'ailleurs, il existe à la même époque, tant dans le discours comique que tragique, une forme métonymique qui fait de la langue (*glôssa*) la métaphore de cette rhétorique empreinte de sophisme⁵⁰. Or, à la lecture d'un fragment de Cratinos, il est possible d'imaginer qu'elle a aussi trait à la pénétration :

Elle [la tyrannie] t'a donné une langue (γλῶτταν) qui porte dans l'Assemblée (ἐν δήμῳ) de beaux discours qui ne tarissent jamais (καλῶν λόγων αἰνῶν); tu remueras (κινήσεις) toutes choses par les discours⁵¹.

- 15 Ce fragment est vraisemblablement tiré d'une pièce intitulée *Dionysalexandros*⁵². Selon l'hypothèse retrouvée sur un papyrus, cette pièce rejoue sur un mode burlesque et satirique le mythe du jugement de Pâris. Derrière Dionysos-Alexandre se dissimule Périclès qui doit choisir entre la beauté offerte par Aphrodite, la fortune à la guerre d'Athéna et la « tyrannie immuable » d'Héra⁵³. Ce passage néanmoins, comme le démontre Emmanuela Bakola, laisse imaginer que l'une des déesses qui s'est présentée devant Dionysos-Alexandre n'est pas Héra mais l'allégorie de la tyrannie⁵⁴. En tout état de cause ce passage met en exergue le pouvoir attribué à la langue et le traduit par un verbe dont les connotations sexuelles sont incontestables : *kinein*. Ce verbe, dans la mesure où il fait très fréquemment l'objet d'une confusion avec le verbe *binein*, peut en un sens être traduit par « baiser »⁵⁵. La langue de l'orateur, donc, si l'on force un peu le raisonnement, apparaît comme le pendant de la béance anale des citoyens. Elle est le moyen de cette pénétration des discours par lesquels les citoyens sont privés de leur discernement.

- 16 L'importance du discours dans la manière d'envisager le rapport entre le peuple et les démagogues ainsi que son lien à la béance sont confirmés par un passage des *Acharniens*. Dans la Parabase de cette pièce, les choreutes, ôtant leur masque, prennent la défense d'un poète qui s'était vu mis en cause par Cléon après la représentation de ses *Babyloniens*⁵⁶. Ils font alors l'éloge d'un poète éducateur des citoyens qui leur a donné les moyens de faire face à la mystification rhétorique :

Il prétend vous avoir rendu de nombreux services, notre poète, en vous empêchant désormais de vous laisser trop abuser (ἐξαπατᾶσθαι) par des discours d'étrangers (ξενικοῖσι λόγοις), de prendre plaisir aux flatteries (ἡδεσθαι θωπευομένου), d'être des *chaunopolitai* (εἶναι χαυνοπολίτας)⁵⁷.

- 17 Le néologisme *chaunopolitai*, construit par l'association de l'adjectif *chaunos*, qui signifie littéralement ouvert, poreux, et de *politès*, citoyen, peut s'inscrire dans le champ des insultes graveleuses qui font des citoyens des enculés⁵⁸. Ce néologisme rappelle clairement un autre terme utilisé par le poète au début de cette même pièce : *chaunoprôktos*. Le terme avait servi à railler des citoyens crédules devant l'interprétation mensongère des propos d'un émissaire perse par un ambassadeur athénien⁵⁹. *Chaunopolitès*, de toute évidence, a trait à la pénétration mais aussi au discours. Le citoyen béant est celui qui se laisse persuader par des discours fumeux, marqués par l'influence des sophistes. D'après Starkie, l'adjectif *xenikos* renvoie à un style affecté, à la manière d'un Gorgias⁶⁰. Quant à la flatterie, elle est selon Platon un élément central de l'art rhétorique⁶¹. Par le plaisir qu'elle procure, écrit-il, « elle tend un piège à la sottise qu'elle abuse »⁶². Aristophane, dans les *Cavaliers*, fait d'ailleurs de l'incapacité du vieux Démos à résister à la flatterie l'une de ses grandes faiblesses.

- 18 En d'autres termes, le poète, par l'usage de ces termes relatifs à la pénétration anale, met en garde les citoyens contre tout discours porté par des hommes rompus à l'art de parler. La question du sophisme, dans ce contexte, est centrale et doit être perçue comme une évolution majeure dans la pratique politique athénienne. Les sophistes sont les premiers, dans la cité athénienne, à avoir réellement tenu un discours sur les techniques du discours, sur ce qu'on appelle la rhétorique⁶³. Ce discours critique sur la réception populaire du discours politique ne se cantonne pas à la comédie d'Aristophane. On en trouve un écho chez Thucydide. Les reproches du poète comique présentent en effet

quelque analogie avec les propos de Cléon, rapportés par Thucydide, comparant les citoyens à l'Assemblée « à un public installé là pour des sophistes »⁶⁴.

- 19 Le poète néanmoins, par l'invention de *chaunopolitès*, entretient volontairement une certaine équivocité. Le radical *chauno-* ne renvoie en effet pas nécessairement à la béance anale. Les verbes *chaskein* et *chainein* qui lui sont apparentés s'emploient fréquemment pour décrire le mouvement de la bouche qui s'ouvre⁶⁵. Ils signifient tantôt bailler, tantôt demeurer bouche bée. Parfois même ils sont employés pour décrire la bouche de celui qui parle... Du reste le verbe *chaskein* est souvent employé au parfait dans la comédie d'Aristophane pour désigner les « sots hébétés qui se plaisent à rêvasser en baillant aux corneilles »⁶⁶. En ce sens on imagine volontiers que la béance des citoyens est une manière d'évoquer la bouche entrouverte du citoyen hébété qui engloutit les mirifiques paroles des orateurs. Au fond, si l'allusion sexuelle est toujours possible, remarquons néanmoins que c'est l'idée de béance qui surdétermine politiquement ces allusions. Cette métaphore de la béance sert à mettre en scène l'apathie des citoyens face aux discours politiques.
- 20 Dans le dialogue qui l'opposait au Raisonnement Injuste, le Raisonnement Juste avait toutefois reconnu que les orateurs étaient pris parmi les « larges culs ». Une assertion qui gêne apparemment la généralisation des remarques que nous venons d'établir quant à la dimension symbolique et politique de ces insultes graveleuses.

L'orateur béant : un beau parleur ?

- 21 La pièce *Les Cavaliers* est précisément le lieu d'un discours très élaboré sur la sexualité des démagogues. L'esclave paphlagonien, que le public identifiait sans difficulté à Cléon, est particulièrement attaqué en ce domaine. Outre une forme de sexualité violente qui lui est attribuée (sur laquelle je ne m'étends pas), des allusions nombreuses évoquent sa béance anale dans des termes analogues à ceux qui qualifiaient la béance des citoyens. Lors du prologue, deux serviteurs de Démos, se plaignent du rôle de premier plan que leur maître a octroyé au Paphlagonien. Comme il se montre très sévère à leur rencontre, les deux esclaves envisagent de prendre la fuite. L'un des serviteurs doute cependant que la fuite permette d'échapper définitivement au Paphlagonien :
- Mais il est impossible qu'au Paphlagonien rien n'échappe ; il a l'œil à tout, lui-même. Il a un pied à Pylos (ἔχει γὰρ τὸ σκέλος τὸ μὲν ἐν Πύλῳ), l'autre à l'Assemblée (τὸ δ' ἕτερον ἐν τῇ κκλησίᾳ), et s'est fendu d'un tel écart que son derrière est bel et bien en Chaonie (Τοσόνδε δ' αὐτοῦ βῆμα διαβεβηκότος ὁ πρωκτός ἐστιν αὐτόχρημ' ἐν Χάοσιν), ses deux mains chez les Etoliens et son esprit en Clopidie⁶⁷.
- 22 Par cette remarque caustique, le serviteur se moque de différents traits du caractère du Paphlagonien. La référence à la Clopidie joue sur la proximité sonore du mot et de *klôps*, voleur. La mention de l'Étolie renvoie au verbe demander, *aitein*, laissant entendre une propension à quémander. Enfin le trait d'humour d'Aristophane associe de manière flagrante *prôktos* à Chaonie, dont la sonorité rappelle indubitablement *chaskein*. Le Paphlagonien se voit ainsi affublé d'un derrière béant⁶⁸. Une béance qui n'est pas, on l'a vu, le propre de ce seul personnage, elle est chez Aristophane une caractéristique propre à tous les orateurs⁶⁹.
- 23 Derrière ces allusions qui font de Cléon comme de l'ensemble de ses homologues démagogues et rhéteurs des enculés, on est tenté, sur la foi de la lecture faite plus haut de

ces insultes adressées aux citoyens, d'y déceler une signification politique. Mais comment expliquer qu'Aristophane utilise un même vocabulaire pour qualifier à la fois les hommes politiques et les citoyens alors que, visant les citoyens, ces insultes mettent précisément en scène leur léthargie devant les démagogues et leur éloquence ? Si l'on s'appuie sur un raisonnement analogue à celui qui nous a permis d'interpréter les insultes graveleuses adressées aux citoyens, il faudrait alors admettre que les démagogues, puisqu'ils sont des enculés, se trouvent comme les citoyens dans un état de dépendance. Une question reste alors en suspens : vis-à-vis de qui ces hommes politiques se trouvent-ils dans un état de dépendance et de soumission ?

- 24 Face à cette difficulté, une première approche serait de ne pas lire les insultes adressées aux hommes politiques au prisme de la dissymétrie sexuelle. Comme on l'a vu, l'idée de béance que véhicule ces insultes peut renvoyer à la bouche. Dans cette optique, de même que la béance des citoyens pouvait symboliser la bouche hébétée du citoyen devant les discours qu'on lui sert, la béance de l'orateur pourrait renvoyer à la volubilité. Comme le note Nancy Worman, *euruprôktos* est une forme métonymique qui relève davantage de l'activité verbale que de l'activité sexuelle⁷⁰. Analysant de manière rigoureuse ce terme, Davidson note qu'il renvoie fréquemment à la façon de baratiner propre aux jeunes orateurs empreints de sophisme⁷¹.
- 25 Un fragment comique tiré de *Sphiggokariôn*, pièce d'Eubule dont on situe la représentation entre 375 et 366, étaye l'idée selon laquelle la béance de l'orateur renvoie à sa bouche et, subséquentement, à sa parole⁷². Il s'agit d'une énigme à laquelle le titre de la pièce fait écho :

A — Il est dépourvu de langue mais parle (ἔστι λαλῶν ἄγλωσσος), le mâle et la femelle portent le même nom, il est l'intendant de ses propres vents, poilu, parfois sans poils, dit des choses inintelligibles aux gens intelligents (ἄξιυνετα ξυνετοῖσι λέγων), il entonne un refrain après l'autre (νόμον ἐκ νόμου ἔλκων). Il est un et pluriel et on peut le pénétrer sans le transpercer (ἅν τρώσῃ τις ἄτρωτος). Qu'est que c'est ? Pourquoi es-tu dans l'embarras ?

B — C'est Callistratos.

A — non, c'est l'anus (πρωκτὸς μὲν οὖν οὗτος).

B — Tu dis des sottises.

A — C'est bien lui qui est sans langue et qui parle (ἄγλωττος ἄλος), qui possède un seul nom qui en désigne tous les avatars (ἓν ὄνομα πολλοῖς), qui est pénétré sans être transpercé (τρωτὸς ἄτρωτος), qui est poilu, sans poil (δασὺς λεῖος). Que veux-tu ? Il est un gardien pour de nombreux vents⁷³.

- 26 Naturellement, l'humour de ce fragment repose sur le double sens qui le parcourt tout du long. Un double sens qui établit une proximité entre les dispositions de Callistratos, un homme politique athénien, et celles de l'an⁷⁴. Dans ce jeu de correspondance on trouve justement une association entre le discours et l'an⁷⁵ : les mots de l'orateur sont aussi vides de sens que des flatulences et les décrets qu'il propose sont comparables à des vents (*nomos* est à la fois la loi et le refrain). Cette association peut renvoyer de manière métaphorique au comportement de Callistratos dans l'arène politique : il est possible d'imaginer qu'il s'exprimait de manière obscure et fut un législateur compulsif. Mais elle peut aussi se lire de manière plus littérale : les paroles de Callistratos sont autant de vents sortis d'un postérieur⁷⁵. Une identification entre l'an⁷⁶ et la bouche qui permet d'imaginer que la béance qui est celle du derrière puisse désigner par un léger glissement la béance de celui qui s'exprime prolixement⁷⁶. Cette identification peut, du reste, au regard de ce fragment d'Eubule, prendre une coloration sexuelle. Callistratos en effet est

aussi un enculé dans la mesure où le verbe *titrôskô*, qui lui est associé, renvoie indubitablement à la pénétration sexuelle⁷⁷.

- 27 Prendre ces insultes graveleuses au seul niveau de la métonymie apparaît insuffisant. La béance des orateurs est aussi rendue par des termes dont le lien métaphorique à la bouche est impossible à établir⁷⁸. En ce sens, la dimension sexuelle de ces insultes, à l'instar de celles qui visent le démos, est incontestable.

De la bouche à l'anus des orateurs : les fondements d'une nouvelle dépendance

- 28 Dans les *Cavaliers*, d'autres termes, relatifs à la pénétration sexuelle, sont employés contre la classe politique de manière générale. Ainsi, alors qu'il rivalise avec le marchand de saucisses en flatterie et fanfaronnade devant Démos, le Paphlagonien se vante d'avoir fait rayer de la liste des citoyens un certain Gryttos⁷⁹ parce qu'il était un *binoumenos* (« baisé »)⁸⁰. Mais le marchand de saucisse lui rétorque qu'il n'a pas sanctionné cet individu pour rendre service au peuple mais plutôt par crainte que cet individu ne devienne son concurrent :

N'est pas trop fort en vérité, que tu te fasses inspecteur de derrières (πρωκτοτηρεῖν) et te vantes d'avoir réprimé les baisés (τοὺς κινουμένους) ? D'ailleurs ce ne peut être que par envie que tu les as réprimés, de peur qu'ils ne devinssent orateurs (ρήτορες)⁸¹.

- 29 Communément employés dans la comédie, les verbes *binein* et *kinein* doivent simplement se traduire par « baiser »⁸². À la forme passive, il est clair qu'ils renvoient, au sens littéral, davantage à la pénétration sexuelle qu'à la béance. Par conséquent, la question du langage n'est peut-être pas la seule grille d'interprétation de ces insultes assimilant les orateurs à des enculés⁸³.
- 30 Il convient donc d'imaginer à nouveau la possibilité que le poète choisisse de mettre en scène un état de dépendance indigne en usant d'une métaphore graveleuse⁸⁴. Selon Marilyn Skinner, ces insultes adressées aux orateurs Athéniens sont une allusion à la sexualité juvénile des dirigeants. S'écartant d'une idéologie qui fait l'éloge de la pédérastie, les poètes comiques mettent en exergue les côtés sombres de cette pratique : c'est sur la soumission à un homme politique plus mûr que se fonde la carrière de tout orateur athénien. Le pouvoir s'enracine ainsi dans cette forme de népotisme qui fait de l'éromène un héritier⁸⁵.
- 31 À partir d'une démarche d'analyse similaire, il est possible de proposer une autre hypothèse également convaincante : ces insultes rendraient compte de la soumission des orateurs au peuple. Dans le cadre d'une démocratie comme l'est Athènes dans la seconde moitié du v^e siècle, l'idée que le peuple domine ses élites peut sembler évidente. Pourtant dans le contexte de la comédie d'Aristophane, la chose paraît plus douteuse tant on a montré que le poète aimait à railler la manière dont le peuple est manipulé par ses orateurs. D'ailleurs dans les *Cavaliers*, où les orateurs sont à plusieurs reprises qualifiés d'enculés, la métaphore érotique qui retranscrit le rapport du peuple aux orateurs n'inverse à aucun moment la place de chacun dans la relation : Paphlagon ou le marchand de saucisses demeurent les amants, Démos l'aimé. Parallèlement, pourtant, le poète fait dire à Démos que sa crédulité imbécile est feinte. Ainsi aux chœurs des cavaliers qui lui reprochent d'être « béant » (*kekênas*) devant les discours, Démos rétorque :

De l'esprit, il n'en est guère sous vos cheveux longs, si vous croyez que je ne sais pas ce que je fais ; c'est volontairement qu'ainsi je fais le sot (ταῦτ' ἡλιθιάζω). Moi-même j'ai plaisir à avaler ma pâtée chaque jour (Αὐτός τε γὰρ ἥδομαι βρύλλων τὸ καθ' ἡμέραν), et tiens à nourrir un voleur comme seul ministre (κλέπτοντά τε βούλομαι τρέφειν ἓνα προστάτην). Mais celui-là, quand il est repu, je l'enlève de terre et frappe⁸⁶ !

- 32 Démos indique ainsi l'emprise qu'il peut avoir sur les démagogues qui cherchent à lui plaire. La pièce est en fait révélatrice de la complexité du rapport entre les élites athéniennes et la masse des citoyens dans le système démocratique athénien. Comme l'a montré Josiah Ober, les élites, d'un côté, accaparent la parole politique et influencent de manière décisive les orientations politiques dans la cité, de l'autre elles doivent accepter de se soumettre à « l'idéologie hégémonique des masses »⁸⁷. Traiter les orateurs d'enculés pourrait ainsi renvoyer à toutes les compromissions auxquelles ils sont prêts à se livrer pour plaire au peuple⁸⁸. Si l'orateur n'est pas l'aimé de Démos cependant, c'est que le rapport de pouvoir lui reste favorable. Le peuple, en revanche, pour obtenir « sa pâtée », accepte de se soumettre à ces zélés orateurs.

Conclusion

- 33 En définitive, le poète mobilise, sans jamais sortir d'une véritable ambiguïté, les significations plurielles que les insultes graveleuses relatives à la pénétration anale peuvent charrier au profit d'un discours politique. Ainsi l'asymétrie de la relation érotique et la dépendance qu'elle peut suggérer permettent de mettre en scène certains rapports de pouvoir dans la cité. Le poète joue aussi sur le rapport métonymique entre la béance orale et anale, un rapport capable de bien mettre en scène l'importance des discours dans la construction de ces mêmes rapports de pouvoir. Ainsi, appliquées aux quidams de la communauté civique, ces insultes invitent à penser la manière dont le peuple accepte de céder ses prérogatives à des orateurs aux paroles agiles et/ou prodigues. Quand elles visent les orateurs, elles sont susceptibles tantôt de matérialiser leur rhétorique sophistiquée et trompeuse, tantôt leur zèle à plaire à tout prix au peuple pour accéder aux honneurs. Finalement, ces insultes participent d'une démarche politique dont l'objet est de dévoiler aux citoyens les racines de leur soumission aux hommes politiques. L'enjeu est donc un dessillement au terme duquel les Athéniens ne devraient pas manquer de chercher les moyens de recouvrer leur autorité.
- 34 Pour revenir au rapport entre l'insulte et son signifié, il convient d'ajouter ici que le choix des mots par lesquels une insulte est proférée n'est donc pas anodin : elle donne à l'attaque une signification singulière. Malgré tout, en dépit du discours politique élaboré à partir des allusions à la pénétration, le caractère graveleux de ces insultes n'est pas sans violence intrinsèque et la dépréciation consubstantielle à l'insulte n'en sera que plus forte. Il existe en effet une continuité entre la forme du discours et son objet⁸⁹ de sorte qu'en soi l'obscénité flétrit l'objet qu'elle décrit. Florence Dupont et Thierry Eloi notent ainsi que la parole obscène agit comme « un viol verbal »⁹⁰. Ainsi quelles que soient les pratiques sexuelles imputées, c'est d'une certaine manière l'abjection des mots qui d'abord frappent ceux qui en sont la cible.

BIBLIOGRAPHIE

- Bakola E. (2010), *Cratinus and the Art of Comedy*, Oxford-New York.
- Boswell J. (1995), *Same-Sex Union in Premodern Europe*, New York.
- Calame C. (1996), *L'éros dans la Grèce antique*, Paris.
- Cantarella E. (1991), *Selon la nature, l'usage et la loi*, Paris (première édition 1988).
- Carey C. (1993), « Return of the radish or Just when you thought it was safe to go back into the kitchen », *LMC* 18, p. 53-55.
- Carey C. (1994), « Comic Ridicule and Democracy », dans Osborne R., Hornblower S. (éd.), *Ritual, Finance, Politics*, Oxford, p. 69-83.
- Carey C. (2000), « Old Comedy and the sophists », dans Harvey D. et Wilkins J. (éd.), *The Rivals of Aristophanes*, Londres, p. 419-436.
- Chantraine P. (1999), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris (première édition 1968).
- Cohen C. (1985), « A note on Aristophanes and the punishment of adultery in Athenian law », *ZRG CII*, p. 385-387
- Cohen D. (1991), *Law, Sexuality and Society*, Cambridge.
- Cohen D. (1995), *Law, Violence and Community in Classical Athens*, Cambridge.
- Cole T. (1991), *The Origins of Rhetoric in Ancient Greece*, Baltimore.
- Csapo E., Slater W., *The Context of Ancient Drama*, Ann Arbor.
- Davidson J. (1997), *Courtesans and Fishcakes. The consuming Passion in Classical Athens*, Londres.
- Davidson J. (2008), *The Greeks and Greek Love*, Londres.
- Dover K. (1989) [traduction et commentaire], *Aristophanes, Clouds*, Oxford (première édition 1968).
- Dover K. (1982), *Homosexualité grecque*, Grenoble (première édition 1978).
- Dumont J.-P., Delattre D. et Poirier J.-L. (2008) [édition et traduction], *Les présocratiques*, Paris (première édition 1988).
- Dupont F. et Éloi T. (2001), *L'érotisme masculin dans la Rome antique*, Paris.
- Foucault M. (1984), *Histoire de la sexualité 2. L'usage des plaisirs*, Paris.
- Gagarin M. (1997) [édition et commentaire], *Antiphon, The Speeches*, Cambridge.
- Golden M. (1984), « Slavery and homosexuality at Athens », *Phoenix* 38, p. 308-324.
- Grenfell B. et Hunt A. (1904), *The Oxyrhynchus Papyri, IV*, Londres.
- Halliwell S. (1991), « Comic Satire and Freedom of Speech in Classical Athens », *JHS* 111, p. 48-70.
- Halliwell S. (2002), « Aristophanic sex : The Erotics of Shamelessness », dans Nussbaum M. et Sihvola J., *The Sleep of Reason*, Chicago, p. 120-142.
- Halliwell S. (2004), « Aischrology, Shame, and Comedy », dans Sluiter I. et Rosen R. (éd.), *Free Speech in Classical Antiquity*, Leiden-Boston, p. 115-144.

- Halperin D. (1990), *One Hundred Years of Homosexuality*, New York.
- Henderson J. (1980), « Binein : Further Thoughts », *Liverpool Classical Monthly* 5, p. 243-244.
- Henderson J. (1991), *The Maculate Muse. Obscene language in Attic Comedy*, New Haven-Londres.
- Hunter R. (1983) [édition et commentaire], *Eubulus. The Fragments*, Cambridge.
- Huston N. (1980), *Dire et interdire. Éléments de jurologie*, Paris.
- Kapparis K. (1996), « Humiliating the adulterer : the law and practice in classical Athens », *RIDA* 43, p. 63-77.
- Karabélias E. (1991), « La peine dans l'Athènes classique », dans *Recueil de la Société Jean Bodin : La peine*, t. 55, Bruxelles.
- Kassel R. et Austin C. (1983-1989), *Poeta Comici Graeci*, 8 volumes, Berlin-New York, 1983-1989.
- Kennedy G. (1994), *A New History of Classical Rhetoric*, Princeton.
- Larguèche E. (1983), *L'effet injure. De la pragmatique à la psychanalyse*, Paris.
- Larguèche E. (2004), « L'injure comme objet anthropologique », *Revue des Mondes musulmans et de la Méditerranée* 103-104, p. 29-56.
- Lear A. et Cantarella E. (2008), *Images of Ancient Greek Pederasty. Boys were their Gods*, Londres-New York.
- Lenfant D. (2003), « Des décrets contre la satire : une invention de scholiaste ? », *Ktèma* 28, p. 5-31.
- Loraux N. (1981), *L'invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la « cité classique »*, Paris-La Haye-New York.
- MacDowell D. (1995), *Aristophanes and Athens*, Oxford-New York.
- Major W. (2002), « Farting for Dollars : a note on Agyrrhios in Aristophanes Wealth 176 », *AjPh*, vol. 123, n° 4, p. 549-557.
- Milanezi S. (2009) [introduction et notes], *Aristophane, Nuées*, Paris.
- Moretti J.-C. (2001), *Théâtre et société dans la Grèce antique*, Paris.
- Ober J. (1989), *Mass and Elite in Democratic Athens*, Princeton.
- Olson D. (2010), « Comedy, Politics and Society », dans Dobrov G., *Brill's Companion to the Study of Greek Comedy*, Leiden-Boston, p. 35-69.
- Papageorgiou N. (2004), « Prodicus and the agôn of the logoi in the Aristofanes'Clouds », *QUCC* n.s. 78, 3, p. 61-69.
- Pernot P. (2000), *La rhétorique dans l'Antiquité*, Paris.
- Pirenne-Delforge V. (1991), « Le culte de la persuasion. Peithô en Grèce ancienne », *RHR* 208, p. 395-413.
- Robinson T. (1979), *Contrasting Arguments. An Edition of the Dissoi Logoi*, Salem.
- Robson J. (2006), *Humour, Obscenity and Aristophanes*, Tübingen.
- Rosen R. (1988), *Old Comedy and the Iambographic Tradition*, Atlanta.
- Rosen R. (2007), *Making Mockery. The Poetics of Ancien Satire*, Oxford-New York.
- Rosen R. (2010), « Aristophanes », dans Dobrov G., *Brill's Companion to the Study of Greek Comedy*, Leiden-Boston, p. 227-278.

- Rosenbloom D. (2009), « Staging rhetoric in Athens », dans Gunderson E. (éd.), *The Cambridge Companion to Ancient Rhetoric*, Cambridge, p. 194-211.
- Rothwell K. (1990), *Politics and Persuasion in Aristophanes' Ecclesiazusae*, Leyde-New York-København-Köln.
- Saetta-Cottone R. (2005), *Aristofane e la poetica dell'ingiuria*, Rome.
- Scholtz A. (2004), « Friends, Lovers, Flatterers : Demophilic Courtship in Aristophanes' *Knights* », *TAPhA* 134, p. 263-293.
- Skinner M. (2005), *Sexuality in Greek and Roman Culture*, Oxford.
- Slater N. (2002), *Spectator Politics. Metatheatre and Performance in Aristophanes*, Philadelphie.
- Sommerstein A. (2004), « The alleged attempts to prosecute Aristophanes », dans Sluiter I. et Rosen R. (éd.), *Free Speech in Classical Antiquity*, Leiden-Boston, p. 145-174.
- Sommerstein A. (2009), « Old Comedians on Old Comedy », dans *Talking about laughter and other studies in Greek Comedy*, Oxford, p. 116-135.
- Starkie W. (1968) [traduction et commentaire], *The Acharnians of Aristophanes*, Amsterdam (première édition 1909).
- Taillardat J. (1962), *Les images d'Aristophane*, Paris.
- Traill J. (2001), *Persons of Ancient Athens*, vol. 10, Toronto.
- Villacèque N. (2012), « Chahut et délibération. De la souveraineté populaire dans l'Athènes classique », *Participations* 3, p. 49-69.
- Vlastos G. (1964), « Isonomia politikè », dans Mau J. et Schmidt E. (éds.), *Isonomia : Studien zur Gleichheitsvorstellung im griechischen Denken*, Berlin, p. 1-35.
- Wallace R. (2005), « Law, Attic Comedy, and the Regulation of Comic Speech », dans Gagarin M. et Cohen D. (éd.), *The Cambridge Companion to Ancient Greek Law*, Cambridge-New York, p. 357-373.
- Winkler J. (2005a), « Actes contre nature », dans Winkler J., *Désir et contraintes en Grèce ancienne* (traduction Boehringer S., Picard N.), Paris, p. 45-93 (première édition 1990).
- Winkler J. (2005b), « Faire la loi : la supervision du comportement sexuel », dans Winkler J., *Désir et contraintes en Grèce ancienne* (traduction Boehringer S. et Picard N.), Paris, p. 95-142 (première édition 1990).
- Wohl V. (2002), *Love among the ruins : the erotics of democracy in classical Athens*, Princeton-Oxford.
- Worman N. (2008), *Abusive Mouths in Classical Athens*, Cambridge-New York.

NOTES

1. Je tenais à remercier Pauline Schmitt Pantel, Violaine Sebillotte et Paulin Isard pour leurs relectures critiques ainsi qu'Anna Heller et Sophie Lalanne pour les observations et les corrections qu'elles ont apportées à ma propre traduction de certains fragments comiques. Notons que, sauf mention contraire, la traduction des sources est celle des éditions de la Collection des Universités de France. Quant aux fragments comiques cités, ils relèvent de l'édition de Kassel-Austin 1983-1989.

2. Dans la comédie, on peut dénombrer : *Euruprôktos* chez Aristophane, *Acharniens*, 716, 843 ; *Nuées*, 1084, 1085, 1090, 1092, 1094, 1099 ; *Guêpes*, 1070 ; *Thesmophories*, 200 et *Eubule*, fg. 120 ;

Lakkoprôktos chez Cephisodore, fg. 3 et Eupolis, fg. 385 ; *chaunoprôktos* chez Aristophane, *Acharniens*, 104-106.

3. Henderson 1991, p. 2.

4. Il s'agit d'une catégorie indigène explicitement formulée au IV^e siècle. Aucune forme dérivée d'*aischrolog-* n'est, en effet, attestée avant le IV^e siècle. Les plus anciennes occurrences de ce type de termes apparaissent dans Platon, *République*, III, 395e, Xénophon, *République des Lacédémoniens*, 5, 6 ; Aristote, *Rhétorique*, III, 2, 1405b9 et *La politique*, VII, 17, 1336b4. La notion sous-jacente à cette famille de mots est cependant présente très tôt. Déjà dans l'*Iliade*, le comportement de Thersite relève indéniablement de l'*aischrologia* (voir Halliwell 2004, p. 115 et p. 116, n. 3). Ralph Rosen (2007, p. 29-30 ; 52-57 ; 59-66) montre aussi combien l'*aischrologia* caractérise certains cultes archaïques et la poésie iambique.

5. L'*aischrologia* ne se limite donc pas à l'évocation de sujets marqués par leur caractère ostensiblement sexuel, elle a un large spectre d'application comme l'indique la définition proposée par S. Halliwell (2004, p. 117) et à laquelle je me réfère : « The concept covers language that causes (or could reasonably be expected to cause) individual or social offence by obtrusively breaching norms of acceptable speech, especially in one or more of the following ways: by explicit, non-technical reference to sexually sensitive topics (a form of offensiveness that at any rate overlaps with later classifications of obscenity) ; by personal *ad hominem* vilification; or by direct mention of religiously protected and normally "unspeakable" or "unnameable" subjects (*arrhêta/aporrhêta*), though these Greek terms can also embrace the two preceding categories as well ».

6. Rosen 1988 ; Henderson 1991, p. 19. Sur le caractère aischrologique de la seule comédie, se reporter à Halliwell 2004, p. 135-141.

7. On peut citer à titre d'exemple la première phrase du texte : « L'affection des hémorroïdes se produit ainsi : la bile ou le phlegme, se fixant dans les veines de l'anus (ἐς τὰς φλέβας τὰς ἐν τῷ ἄρχῳ κατασπρίζῃ), chauffe le sang qui est dans les veines ; ces veines, chauffées, attirent le sang des veines les plus proches, se remplissent et font gonfler l'intérieur de l'anus (καὶ πληρεύμενα ἐξοιδέει ἐς τὸ ἐντὸς τοῦ ἄρχου) » (Hippocrate, *Des Hémorroïdes*, 1).

8. Pour certains l'*aischrologia* comique, qui incarne une véritable transgression des normes langagières, relève de l'immunité (*adeia*) dont la comédie bénéficierait vis-à-vis des lois sur l'injure dans la cité : Halliwell 2004, p. 135-141 et Halliwell 1991, p. 48-70. De nombreux indices donnent néanmoins à penser que la comédie ne disposait d'aucune immunité particulière, du moins concernant les lois relatives à l'injure dans la cité. En ce sens, la *parrhêsia* comique relevait d'une négociation permanente des limites que le poète voulait/pouvait franchir. Voir l'article introductif à ce volume de Vincent Azoulay et Aurélie Damet.

9. Henderson 1991, p. 14-16.

10. Rosen 1988 ; Henderson 1991, p. 18-23 ; Saetta et Cottone 2005, p. 143-151.

11. Henderson 1991, p. 2 ; Robson 2006, p. 75-78.

12. Olson 2010, p. 41-45 ; Sommerstein 2009, p. 130-132. Cependant, si l'on s'en tient aux témoignages des sources comiques mêmes, seul Aristophane revendique explicitement ce rôle d'éducation du peuple. Ralph Rosen (2010, p. 254-255) estime par ailleurs que cette prétention revendiquée par le poète à l'éducation des citoyens ne doit pas être entendue sérieusement.

13. Evelyne Larguèche (2004, p. 35) fait de la dimension interactionnelle de l'insulte, un élément essentiel de toute réflexion sur l'insulte. Elle note d'ailleurs, bien qu'elle ne nie pas l'importance de l'analyse du signe linguistique, que la fascination pour son aspect lexical fait souvent oublier de réfléchir aux instances de l'énonciation. Notre démarche sera justement de montrer ici combien la dimension interactionnelle et la dimension sémantique sont étroitement imbriquées.

14. Si les orateurs sont évidemment des membres du *dêmos*, ces deux groupes n'en sont pas moins exclusifs l'un de l'autre. Comme l'a montré Josiah Ober (1989), la société athénienne est structurée selon cette dualité sociale essentielle qui oppose une élite dirigeante et la masse du

peuple qui ne fait pas profession de la politique, mais détient le pouvoir. Voir aussi la lecture en ce sens de l'Oraison funèbre de Périclès proposée par Gregory Vlastos 1964, p. 29-31 et Nicole Loraux 1981, p. 185-186.

15. Notons qu'Eva Cantarella (1991, p. 75-77) ne les entend que littéralement. Selon elle, ces insultes dénoncent les « homosexuels passifs ».

16. K. Dover 1982, p. 177 ; Henderson 1991, p. 78. Pour Dover comme pour Henderson, ces insultes tantôt conservent leur signification littérale tantôt perdent tout lien avec cette signification littérale. Dover explique ainsi que ces insultes peuvent être utilisées sur la base de leur signification littérale lorsqu'il est question de personnages dont le poète comique aime à railler le caractère efféminé. Dans ces contextes d'énonciation, Dover estime que ces insultes visent effectivement des « enculés » au sens propre du terme. Henderson (1991, p. 210-211), pour sa part, distingue ces différentes insultes en expliquant que certaines conservent leur connotation sexuelle quand d'autres comme *lakkoprôktos* sont devenues des insultes sans véritable objet.

17. Nancy Huston estime qu'une insulte est d'autant plus efficace qu'elle rend compte de la spécificité de l'autre : Huston 1980, p. 94-96. De manière plus subtile, Evelyne Larguèche distingue « injures spécifiques » à travers lesquelles s'opère une caractérisation de l'injuré et « injures non spécifiques » où c'est la connotation péjorative d'un signe linguistique qui cherche à être mobilisée. Alors que les secondes ne cherchent qu'à humilier, les premières tendent à mobiliser de surcroît le sens littéral de l'insulte pour mettre en exergue une facette discriminante de la personne visée. Cf. Larguèche 2004, p. 33-34 et de manière plus approfondie Larguèche 1983, p. 69-95.

18. Davidson 2008, p. 54.

19. Ober 1989, p. 104-155.

20. Davidson 2008, p. 53. Remarquons néanmoins que Davidson revient dans cet ouvrage sur la lecture de ce type d'insultes qu'il avait faite une dizaine d'années plus tôt (Davidson 1997, p. 177). Il reconnaissait alors qu'un terme comme *euruprôktos* pouvait se traduire littéralement par « enculé » et devait se comprendre comme une référence à des mœurs dissolues non pas tant par la pénétration anale que par une insatiabilité sans frein vis-à-vis des plaisirs.

21. Sur la centralité de la critique des sophistes dans cette pièce, voir Dover 1968, p. XXXVI-XL et Milanezi 2009, p. XIV. Aristophane fut précisément le poète comique le plus intéressé par les sophistes, mais non le seul. Le sophisme devint, dans les années 420, un thème prisé par les poètes de l'ancienne comédie. Le comique Platon est ainsi l'auteur d'une comédie intitulée *sophistai* qui mettait en scène non seulement des sophistes comme Protagoras mais d'autres types « d'experts » (jusqu'à Platon, au IV^e siècle, le terme *sophistès* demeurait flou et ne désignait pas seulement des intellectuels étrangers et maîtres en rhétorique qui dispensaient leur savoir contre de l'argent). Quant à l'invocation par Aristophane de la figure de Socrate pour illustrer le discours sophiste, il s'agit sans doute d'une spécificité aristophanesque. Si Socrate est bien la cible d'autres poètes de l'ancienne comédie [Ameipsias, fg. 9 (tiré du *Konnos*) ; Telekleides, fg. 41 ; Kallias, fg. 15 ; Eupolis, fg. 385 et 395 ; Com. Adesp., fg. 940], il semble ne pas avoir été, chez ces comiques, assimilé aux sophistes. Sur ce lien entre la comédie ancienne et le mouvement sophiste, voir Carey 2000, p. 419-436.

22. Pernot 2000, p. 28-29.

23. Protagoras, B, VI, a (Dumont, Delattre et Poirier 2008) = Diogène Laërce, *Vies*, IX, 51.

24. Les *Dissoi Logoi* ont sans doute été composés entre 403 et 395. Voir Robinson 1979, p. 34-41. Les *Tétralogies* d'Antiphon remonteraient au plus tard aux années 430. M. Gagarin (1997, p. 5 et 13-16) montre d'ailleurs bien dans l'introduction à son édition des discours d'Antiphon que ces discours modèles relèvent de la rhétorique sophistique.

25. Protagoras, B, VI, b (Dumont, Delattre et Poirier 2008) = Aristote, *Rhétorique*, II, 26, 1402a. Sur le lien entre Protagoras et l'*agôn* entre le discours Juste et Injuste, voir par exemple Papageorgiou

(2004, p. 61-62). Ce dernier s'intéresse surtout à la relation entre l'*agôn* et la parabole de la vertu et du vice de Prodicos.

26. Sur la réprobation qui concerne l'adultère, se reporter à Cohen 1991, p. 98-170.

27. Aristophane, *Nuées*, 1083-1084 (traduction légèrement modifiée).

28. Cohen 1985, insistant sur la mention de ce châtement dans des sources comiques puis tardives, ne reconnaît pas la réalité d'un tel châtement. Beaucoup d'autres pensent l'inverse : Karabélias 1991, p. 114 ; Carey 1993, p. 53-55 ; Kapparis 1996, p. 63-77. La reconnaissance du principe de la vengeance pour régler les différends privés et l'existence de peines infâmantes dans le reste du monde grec confèrent davantage de crédit à ces derniers.

29. Aristophane, *Nuées*, 1093-1104 (traduction légèrement modifiée : dans la traduction de Van Daele, *euruprôktos* est traduit par « large-cul » et *kinoumenos* par prostitué).

30. Slater 2002, p. 48-49 ; Moretti 2001, p. 285.

31. Aristophane, *Nuées*, 1083-1084.

32. Dover 1982, p. 88. Sa démonstration s'appuie plus particulièrement sur une analyse iconographique (p. 116-126) ; Cantarella 1991, p. 73-85 ; Cohen 1991, p. 171-202 et 1995, p. 147-148. Cohen et Cantarella soutiennent même qu'il existait des lois qui, en plus de la réprobation morale, sanctionnaient le citoyen adulte qui se livrait à cette pratique sexuelle.

33. Henderson 1991, p. 77-78 ; Halliwell 2002, p. 120-142, p. 125-126. Remarquons que Dover se borne, concernant ce passage des *Nuées*, à dire qu'*euruprôktos* est une insulte qui s'enracine dans cette condamnation grecque de la pénétration sexuelle du citoyen. Il n'explique pas pourquoi, justement, le poète choisit cette insulte à l'encontre de groupes sociaux bien circonscrits et notamment des citoyens (Dover 1982, p. 173).

34. Dover 1982, p. 127-137 ; Foucault 1984, p. 237-248 ; Winkler 2005, p. 79-81 ; Halperin 1990, p. 30-31.

35. Les commentateurs s'accordent à voir dans la relation érotique une relation asymétrique (Dover 1981, p. 104-116 ; Foucault 1984, p. 237-248 ; Calame 1996, p. 38-44, Davidson 2008, p. 23-28). Notons, néanmoins, que cette dissymétrie de la relation érotique n'est pas toujours opérante. Plusieurs spécialistes mettent ainsi en avant la proximité entre l'*eros* et la *philia*, généralement conçue comme un lien qui unit des égaux : Davidson 2008, p. 32-34 ; Boswell 1995, p. 76-80. Pour Claude Calame (1996, p. 44-46 et p. 124-133), l'asymétrie de la relation érotique peut coexister avec une relation de *philia*. Quant à Mark Golden (1984, p. 313-316), en s'appuyant sur des textes et des images, il suggère que les rapports de l'amant à l'aimé pouvaient ne pas toujours correspondre à la domination du premier sur le second.

36. Foucault 1984, p. 237.

37. Davidson (1997, p. 167-208 et p. 250-277) refuse ainsi d'imaginer que l'asymétrie de la relation érotique ait un lien quelconque avec les rôles joués (soi-disant) par l'amant et l'aimé dans la relation sexuelle.

38. J'entends démagogues au sens littéral, comme désignant ceux qui gouvernent le peuple. Il est clair qu'Aristophane s'intéresse dans cette pièce, à travers la figure du Paphlagonien et du marchand de saucisses, à ces orateurs qui apparaissent un certain temps aux yeux de l'opinion comme des *leaders* politiques et dont le pouvoir se construit avant tout par la rhétorique d'Assemblée (MacDowell 1995, p. 90).

39. Notons que la raillerie de Démos se dissimulait peut-être derrière l'existence d'un Athénien en vue de l'époque : Démos, fils de Pyrilampe (Lenfant 2003, p. 14).

40. Aristophane, *Cavaliers*, 712-720

41. *Idem*, 721. Le langage graveleux sied d'ailleurs bien au Paphlagonien. Il se pourrait qu'Aristophane cherche également à mettre en scène le ton nouveau que Cléon aurait amené dans la vie politique du moment. L'auteur de la *Constitution des Athéniens* dit que Cléon fut la cible de blâmes récurrents parce qu'il aurait été le premier à crier et à gesticuler de manière virulente à l'Assemblée et parce qu'il aurait introduit l'injure dans le débat public. Naturellement il est peu

crédible de croire en ces attaques. Elles sont une manière de décrire le caractère vil du personnage.

42. Wohl (2002, p. 111) va même plus loin puisqu'elle fait de Démos non seulement l'éromène de Cléon, mais aussi sa « putain ».

43. Scholtz 2004, p. 271-274. Plus largement, pour ce dernier, Aristophane parodie un motif rhétorique courant : « le *topos* de l'amour du peuple » par lequel des orateurs reprochent à leurs adversaires de prétendre aimer le peuple alors qu'il n'en est rien (p. 265-271).

44. Démos appelle les deux prétendants ses éraistes : Aristophane, *Cavaliers*, 1163. La violence des injures que se lancent les deux protagonistes s'inscrit d'ailleurs bien dans le cadre d'une rivalité amoureuse telle qu'elle pouvait se manifester dans la cité athénienne de l'époque. Un exemple de telles rivalités nous est parvenu via des discours de Lysias. Dans le *Contre Simon*, le plaideur accuse son adversaire de lui avoir infligé de sévères blessures à cause d'un jeune Platéen qu'il revendiquait pour lui : *Contre Simon*, 5-18. Dans un autre plaidoyer de Lysias, le plaideur fait d'une joueuse de flûte l'objet du différend qui l'opposa à son accusateur : *Au sujet d'une accusation pour blessure*, 8.

45. À propos des représentations autour de cet amour pédérastique, voir Skinner 2005, p. 116-118.

46. Kennedy 1994, p. 12-13. Un développement est également consacré à la centralité de *peithô* dans l'enseignement sophistique dans Rothwell 1990, p. 31-35. *Peithô* apparaît également, et ce avant l'époque classique comme une divinité qui symbolise tantôt le bon ordre dans les relations sociales tantôt la séduction et la tromperie (Pirenne-Delforge 1991, p. 395-413).

47. Aristophane, *Cavaliers*, 710.

48. Une dimension matérielle qui relève toutefois aussi de la persuasion. Comme le remarque Vincianne Pirenne-Delforge, « la persuasion n'emprunte pas nécessairement le chemin des mots, même si le langage est une de ses principales voies d'action ». Les cadeaux sont aussi une manière de persuader (Pirenne-Delforge, 1991, p. 397).

49. Aristophane, *Cavaliers*, 51.

50. Rosenbloom 2009, p. 200-203.

51. Cratinos, fg. 327.

52. Voir les références dans Bakola 2010, p. 293, n. 172.

53. Grenfell et Hunt 1904, 663 = Kassel et Austin 1983, p. 140.

54. Bakola 2010, p. 293.

55. Sur la connotation de ces termes et leur confusion, voir *infra*.

56. Certains pensent que ce conflit entre le poète et Cléon a pu prendre une forme judiciaire dont la forme exacte est difficile à déterminer avec certitude. Par exemple : Sommerstein 2004, p. 154.

57. Aristophane, *Acharniens*, 633-635.

58. Henderson 1991, p. 211.

59. Aristophane, *Acharniens*, 98-107.

60. Il se pourrait même qu'il s'agisse ici d'une allusion à Gorgias qui avait été la cible de la raillerie d'Aristophane dans les *Babyloniens* (Starkie 1968, p. 134).

61. Dans le *Gorgias* où le terme apparaît pour la première fois dans les sources, Socrate conçoit contre Gorgias, la *rhetorikè* comme une branche de la flatterie (*kolakeia*) : Plato, *Gorgias*, 464c-465e.

62. *Ibid.*, 464d.

63. Selon Cole (1991, p. IX-X), la rhétorique, qu'il entend au sens étroit de théorisation de l'éloquence, est l'œuvre d'auteurs du IV^e siècle en particulier Platon et Aristote. Laurent Pernot (2000, p. 40), toutefois, évacuant la question du degré d'abstraction auquel les théoriciens du discours avaient pu parvenir, souligne l'analogie dans la manière d'appréhender l'art du discours entre penseurs du V^e siècle et penseurs du IV^e. Kennedy (1994, p. 30-35) fait également des sophistes des théoriciens de la rhétorique.

64. Thucydide, III, 38, 7. Selon Noémie Villacèque (2012, p. 59-61), Thucydide ainsi que d'autres auteurs hostiles à la toute puissance du peuple mettent en scène par ce genre d'accusations l'abrutissement du peuple pour mieux suggérer leur incapacité à exercer leur pouvoir de délibération. En ce sens, l'habileté rhétorique des orateurs ne serait nullement véridique mais une invention capable d'accréditer l'idée de l'impotence du peuple.
65. Selon le dictionnaire *Bailly*, *chaunos* dériverait de *chaïnein*. Le lien entre *chaunos* et les verbes *chaïnein* et *chaskein* est reconnu par Taillardat (1962, p. 267) et Henderson (1991, p. 211). Le radical *chan-* renverrait de manière plus sûre à la bouche (Chantraine 1999, p. 1239).
66. J'emprunte l'expression à Taillardat 1962, p. 264. Sur les termes relatifs aux bouches bées, se reporter aux p. 264-267.
67. Aristophane, *Cavaliers*, 74-79.
68. Le premier serviteur propose plus loin d'examiner l'anus du Paphlagonien pendant qu'il est béant (*kekènotos*) : *cavaliers*, 379-380.
69. Aristophane, *Nuées*, 1093-1094. Voir *supra*.
70. Worman 2008, p. 17.
71. Davidson 2008, p. 54.
72. Le titre est construit sur l'association du mot sphinx et du nom Kariôn.
73. Eubule, fg. 107= Athenée, X, 449e-450b.
74. Sur Callistratos, actif dans la première moitié du IV^e siècle, voir Traill 2001, 561575.
75. Wilfried Major (2002) a bien montré qu'en certains contextes, le pet servait à désigner la parole publique de l'orateur. C'est en ce sens qu'il faut justement comprendre un passage du *Ploutos* où il est dit que l'orateur Agyrrhios pète pour la richesse.
76. Remarquons que dans *les Grenouilles*, Dionysos fait parler son derrière (Aristophane, *les Grenouilles*, 236-238).
77. Le verbe *titrôskô* est en fait équivoque : outre sa signification sexuelle, il peut aussi se traduire par « blesser » et renvoyer dans ce contexte d'énonciation aux critiques qui ont pu à l'époque frapper l'orateur Callistratos. Cf. Hunter 1983, p. 202.
78. Remarquons que le qualificatif *katapugôn*, qui, pour la majorité des commentateurs, suggère l'idée de pénétration sexuelle, est utilisé par Aristophane à propos de l'orateur Aristodémos, surnommé également *prôktos* (Aristophane, fg. 249). Dans le même temps, le *katapugôn* désigne aussi, du moins chez Aristophane, un personnage habile en paroles. Dans la pièce *les Banqueteurs*, Aristophane fait en effet du fils *katapugôn* un jeune homme défendant des idées et des méthodes assez similaires à celles valorisées par le Discours injuste des *Nuées*. James Davidson (1997, p. 60-63), *a contrario*, récuse toute proximité entre le qualificatif de *katapugôn* et la pénétration sexuelle.
79. Selon John Winkler (1990b), le passage renvoie à une accusation portée par Cléon dans le cadre d'une docimasie. Les critères de mœurs pouvaient en effet être pris en compte dans cette procédure de vérification de la conformité des candidats aux charges publiques. Winkler note d'ailleurs que ces critères de mœurs relevaient moins d'une quelconque « moralité sexuelle » mais plutôt des conséquences de certaines mœurs sur la capacité à gouverner (p. 113-125).
80. Les manuscrits lisent tantôt *binoumenos* tantôt *kinoumenos*.
81. Aristophane, *Cavaliers*, 878-880.
82. Sur ce terme, voir Henderson (1980, p. 243-244). À la forme passive, très souvent, les manuscrits semblent mal distinguer *binoumenos* et *kinoumenos*. En fait ces deux termes dans la comédie ont des significations comparables ce qui explique les fréquentes distorsions entre les manuscrits sur ces termes (Henderson 1991, p. 151).
83. Un fragment du comique Platon (fg. 202) fait également des orateurs des « enculés » sans employer de termes relatifs à *prôktos* : « [...] tu t'es fait enculé (κεκολλόπευκας), par conséquent tu seras orateur (ρήτωρ ἔσει) ».

84. Même si l'on souscrit à la thèse de James Davidson selon qui la pénétration anale n'a rien à voir avec l'asymétrie qui peut apparaître dans le cadre d'une relation érotique, force est d'admettre que le poète comique met très souvent en scène cette asymétrie au moyen de la métaphore graveleuse. Cela peut se comprendre comme une spécificité du genre comique, un genre marqué par l'aischrologie. On peut remarquer néanmoins que dans l'iconographie céramique, les « images pédérastiques » mettant en scène le coït intercrural donnent toujours à voir l'amant pénétrant son jeune aimé. Clairement, donc, la pénétration, quoiqu'ici elle ne soit pas pénétration anale, apparaît comme l'un des signes du rapport dissymétrique entre l'amant et l'aimé (Lear et Cantarella 2008, p. 106-138).

85. Skinner 2005, p. 121. On trouve une interprétation similaire chez Carey 1994, p. 72. Une autre hypothèse émise par Marilyn Skinner serait d'y voir une allusion à la corruption généralisée des classes dirigeantes : les poètes comiques chercheraient par cette moquerie récurrente à établir un parallèle entre le mignon réclamant à ses amants des cadeaux et l'orateur estimant juste de recevoir des pots-de-vin.

86. Aristophane, *Cavaliers*, 1121-1130.

87. Ober 1989, p. 332-333.

88. Wohl 2002, p. 109.

89. Dans la *Rhétorique* (III, 2, 1405b6-16 sq.), Aristote souligne la continuité qu'il existe entre la forme du discours et son objet. Aussi un discours laid sied-t-il à l'objet laid.

90. Dupont et Éloi 2001, p. 156.

RÉSUMÉS

Dans certaines comédies attiques, les poètes mobilisent des insultes qui, littéralement, prennent pour cible ceux qui se livrent passivement à la pénétration anale : ils sont ainsi « ceux qui sont large de l'anus », « ceux qui ont l'anus béant » ou encore « ceux qui ont l'anus en forme de citerne ». Il ne s'agit pourtant pas de dénigrer une pratique sexuelle : ces insultes, qui relèvent de ce genre de discours transgressif que les anciens Grecs appellent *aischrologia*, servent avant tout un discours politique. Au moyen de ces insultes qui visent tantôt les citoyens athéniens ordinaires tantôt des membres de l'élite dirigeante de la cité, les poètes dévoilent et dénoncent certaines formes de la domination des seconds sur les premiers. À terme, il s'agit de rendre au peuple l'autorité que la démocratie lui confie de droit.

In a few attic comedies, poets insult people who practice sodomy by calling them « wide arse », « gaping arse » or « tanked arse ». By using these *aischrologia*, the poets however don't intend to denigrate a sexual practice but to express a political view. These insults target sometimes ordinary Athenians citizens, sometimes the city ruling elite, but the aim is to point out the domination of the latter over the former in order to help the Athenian demos to recover the authority democracy bestows him.

INDEX

Mots-clés : insulte, dérision, sexualité, comédie, démocratie, orateur, sophiste

Keywords : insult, mockery, sexuality, comedy, democracy, speaker, sophist

AUTEUR

JEAN-NOËL ALLARD

Doctorant ANHIMA - UMR8210